



Le magazine du Monde

m

Sylvester
Stallone

"Rambo véhicule
la culpabilité de l'Amérique"

DOSSIER VINS L'ASCENSION DU JURA

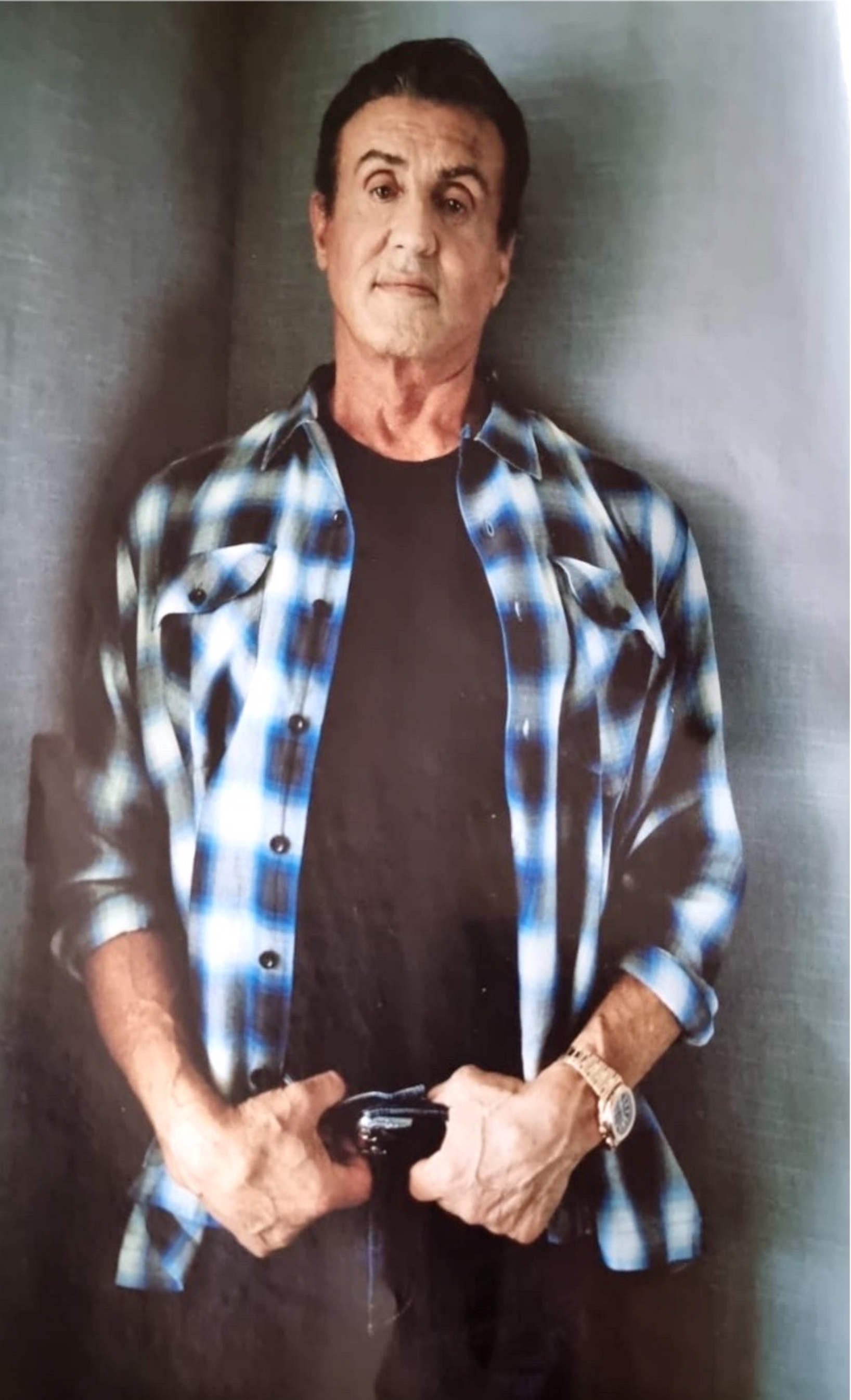
Advertisement is not being used for the purpose of the study.

DOSSIER VINS L'ASCENSION DU JURA

Le Magazine

Sylvester
Stallone,
à Cannes,
en mai.

En temps et en heurts. En cinquante ans de carrière, le jeune homme fauché est devenu une légende d'Hollywood. Un personnage de la pop culture. Sylvester Stallone a le visage et les muscles de Rocky et de Rambo. Deux héros qui incarnent les forces et les faiblesses de l'Amérique, comme celles de l'acteur. À 73 ans, avec "Rambo: Last Blood", en salle le 25 septembre, il redonne vie au vétéran du Vietnam qu'il affectionne tant. PAR SAMUEL BLUMENFELD — PHOTOS VINCENT DESAILLY





HAQUE MATIN, SYLVESTER STALLONE SE RÉVEILLE SOULAGÉ. Ses nuits sont toujours heurtées, chaotiques. Ces dix dernières années, l'acteur américain n'en a pas connu plus d'une dizaine de tranquilles. Mais il s'y est fait. À 73 ans, il aime garder le sommeil à distance. D'habitude, il se lève à six heures. S'il est debout une heure plus tôt, il est heureux du temps gagné. « À l'âge que j'ai, explique l'acteur, je ne divise plus le temps en années ou en semaines, mais en heures. Et je ne dispose plus d'un million d'heures. »

L'artiste porte au poignet une montre, à la taille imposante. Son gigantesque cadran fait presque office de compte à rebours. Quand il arrive à un rendez-vous, y compris pour cette interview, à l'Hôtel Majestic, lors du dernier Festival de Cannes, pour la promotion de *Rambo: Last Blood* (sortie le 25 septembre), d'Adrian Grunberg, c'est avec une minute d'avance. Le souci de ponctualité saute aux yeux. Stallone veut voler ce temps qui lui est compté. « Lorsque vous atteignez un si grand âge, vous devenez sensible à chaque seconde. Vous devenez sensible au moindre mouvement d'aiguille. » Cette fin inéluctable, il a employé toutes les stratégies possibles pour la repousser. Toute sa vie, il a sculpté son corps

dans des salles de musculation, puis, les traits de son visage s'affaissant, il s'est mis à les modifier. Il a transformé sa tête, celle qui lui valait, très jeune, les moqueries des gamins de son quartier de Hell's Kitchen, à Manhattan, qui pointaient son menton de travers, la conséquence d'un accouchement au forceps raté, sa diction heurtée, sa voix cavernueuse – honnie encore à ce jour. Les enfants le raillaient et le rouaient de coups de bâton, se moquant de son physique, et de son prénom jugé désuet et ridicule, au point qu'il essaya de se faire appeler par son deuxième prénom, Mike, avant de pencher pour le diminutif passe-partout de « Sly ».

Pour son visage, Stallone avait mis au point des exercices pour avoir le plus beau sourire possible, persuadé que ces efforts le rendraient aimables auprès d'autres gamins. Sans succès. Même prénommé autrement, il était une cible pour tous. Sa mère avait quitté le domicile quand il avait 10 ans. Son père l'utilisait comme punching-ball. Le gamin s'était réfugié dans le monde des super-héros de bandes dessinées. Son rêve était de s'exiler dans un ranch en Australie. Il s'était dessiné une alternative : imposer ce visage si ingrat sur le devant de la scène. Il y est parvenu au-delà de ses espérances. Son visage, son corps et son nom sont connus de tous. Aussi identifiables que ses deux personnages les plus fameux : le boxeur Rocky Balboa, qui le rendit mondialement célèbre en 1976, ainsi que John Rambo, vétéran du Vietnam apparu sur les écrans en 1982. Une identité unique à Hollywood, encore vivace quarante ans après son éclosion, alors que sort *Rambo: Last Blood*, la cinquième itération de cette saga. Et une voie qu'il s'est taillée seul. À la fin des années 1970, les acteurs aux corps sculptés n'étaient plus à la mode, devancés par les physiques plus maigres du Nouvel Hollywood. Mais Stallone persistait, s'inscrivant dans une généalogie de stars hollywoodiennes, Victor Mature en tête. La vedette de *Shanghai Gesture* (1941), de Josef von Sternberg, et de *La Poursuite infernale* (1946), de John Ford, alliait un corps imposant à une sensibilité à fleur de peau, mais que les circonstances pouvaient abattre d'un souffle. En plus d'une ressemblance frappante, Stallone avait hérité de sa fragilité.

Le talent d'acteur de la vedette de *Rocky* était une évidence, ce qui le différenciera toujours d'Arnold Schwarzenegger, auquel on l'opposera souvent dans les années 1980, qui imposera une présence physique impressionnante, mais jamais un jeu d'acteur. Il lui a fallu tous les efforts du monde pour devenir ce qu'il est aujourd'hui, afin de se sculpter une vie comme il se façonnait des bras et des pectoraux.

Il lui a fallu tout le talent d'un acteur pour se glisser dans la peau d'un vétéran du Vietnam, lui qui avait tenté par deux fois de s'engager dans le conflit, mais s'était (Suite page 38) •••

... (Suite de la page 35) vu recalé pour son ouïe défaillante puis pour ses pieds plats, comme si tout ce travail physique n'avait pas suffi. Au fil des ans, John Rambo s'est adapté aux évolutions de la géopolitique et de l'humeur de son pays. En plein reaganisme triomphant, *Rambo II* (1985) imaginait un retour des prisonniers de guerre américains du Nord Vietnam, arrachés à leurs tortionnaires soviétiques, par un béret vert devenu surhomme. Dans *Rambo III* (1988), la débâcle soviétique en Afghanistan signifiait que les États-Unis remportaient la guerre froide. Bien plus tard, avec *John Rambo* (2008), dont il assurait la réalisation, Stallone s'attaquait à la persécution des chrétiens en Birmanie. Aujourd'hui, dans *Rambo: Last Blood*, centré sur la lutte contre un cartel de la drogue mexicain, c'est le syndrome post-traumatique du soldat qui intéresse au premier chef la star. Autrefois, son personnage racontait une Amérique triomphante. Cette mythologie écornée, le déclin de la puissance, qui est aussi le sien, il faut les raconter. « *Physiquement, c'est difficile. J'ai eu deux opérations au dos. Je me suis cassé le bras à de nombreuses reprises* », résume-t-il. Mais pas question pour autant de s'arrêter. Il le sait depuis que ses partenaires de la trilogie à succès *The Expendables*, qu'il a lancée en 2010 autour de gloires du cinéma body-buildé des années 1980-1990 – Dolph Lundgren, Jet Li, Arnold Schwarzenegger, Mel Gibson, Jean-Claude Van Damme, Bruce Willis, Mickey Rourke –, lui avaient tous fait la même remarque : leur corps était à bout de souffle, perclus de douleurs. Mais ils voulaient continuer. De toute façon, Stallone ne sait pas faire autrement. Ce corps a longtemps été considéré comme son unique capital. Quand il avait 13 ans, son père, employé d'un salon de coiffure, lui avait assuré : « *Tu n'es pas né avec un cerveau très développé, alors tu ferais mieux de commencer à t'appuyer sur ton physique.* » Ce à quoi s'employa le futur acteur, avec obsession et rigueur. Expulsé de nombreux établissements pour son goût de la bagarre, il fut désigné au lycée « *candidat le plus probable à la chaise électrique* ». Stallone avait réagi en se retranchant du monde, corrigeant ses défauts d'élocution en lisant Shakespeare et Walt Whitman à voix haute. Deux personnes s'étaient mises

à cohabiter en lui. La première, qui saute aux yeux, exhibe un corps de statue grecque. La seconde, d'une sensibilité exacerbée, ne sort qu'à reculons de son monde intérieur.

À la fin de *Rambo*, son personnage, après avoir mis à feu à une petite ville montagneuse de l'État de Washington, s'effondre en larmes et raconte, au colonel qui l'a autrefois transformé en machine à tuer, comment, alors qu'il était membre des forces spéciales au Vietnam, son meilleur ami s'est trouvé déchiqueté par une bombe dissimulée dans une boîte à chaussures. L'acteur avait improvisé ce récit, celui d'un homme recherchant une vie ordinaire et comprenant qu'elle lui serait à tout jamais refusée. Il s'agissait du cauchemar vietnamien tel qu'il l'imaginait,

“Regardez
Spartacus,
Rocky, Rambo.
Ce sont des
hommes que rien
ne prédestinait
à devenir
des héros.
Rambo véhicule
la culpabilité de
l'Amérique. Je suis
tombé amoureux
du personnage.”

Sylvester Stallone

s'il avait combattu là-bas. Stallone avait raconté cette histoire à bout de souffle, dans un moment de laisser-aller, dont il voulait que le public devienne le témoin fortuit. Sur un tournage, Stallone a pour usage d'offrir à son metteur en scène trois versions de la même scène : l'une à voix basse, la deuxième avec son débit habituel, la troisième en criant. Il avait de nouveau offert, pour *Rambo*, la même palette, avec une préférence pour le hurlement. Restait la question des larmes qui secouent son personnage à la fin, en font ce chien enragé

démuni, retournant dans les bras de son père comme un enfant dans les bras de son père après un cauchemar. Or, Stallone ne pleure pas. Ou plutôt, si. Trop souvent, d'ailleurs, les yeux, mais jamais sur commande, à charge en fait, qu'il se souvient d'où il vient. Mais il fallait trouver ses larmes dans l'instant. Elles sont arrivées, là, en appuyant sur un bouton, son inconscient, pour ne jamais s'arrêter. À l'évocation de cet épisode, son visage devient diaphane. Il baisse la tête. Son souvenir se fait cise. Il révère cette scène tant il sait qu'il est remarquable. Elle raconte quelque chose de son pays. « *Regardez Spartacus, regardez Rocky, regardez Rambo. Ce sont des hommes que rien ne prédestinait à devenir des héros. Personne ne voulait faire ce film, j'étais le 11^e choix, tout le monde avait refusé le rôle, Nick Nolte, Pacino, De Niro. Je suis tombé amoureux du personnage. Rambo véhicule la culpabilité de l'Amérique. Je l'avais imaginé bon vivant, le type le plus populaire à l'école, un soldat émérite, puis il revient cassé par la guerre.* »

De quoi valoir à Stallone une image droitière, lui qui, conservateur mais farouchement favorable au contrôle des armes à feu, n'a jamais soutenu plus clairement un homme politique que le sénateur John McCain, candidat à l'élection présidentielle en 2008 face à Obama et vétéran du Vietnam. « *À l'époque de Rambo, je ne comprenais pas comment l'on pouvait cracher sur ces gars revenus du Vietnam, qui n'avaient fait que leur devoir et ne comprenaient rien à cette guerre. Il n'y avait aucun moyen de gagner. Lisez les "Pentagon Papers" [des documents secret-défense analysant les relations entre les États-Unis et le Vietnam de 1945 à 1967], ce combat était perdu depuis longtemps et nous avons laissé des gamins se faire tuer pour rien : 25 000 soldats se sont suicidés à leur retour du Vietnam.* »

Sa mère, que le futur acteur avait rejointe adolescent, à Philadelphie, dans les quartiers modestes où évoluerait plus tard le boxeur fauché de Rocky, lui avait fait cette prédiction : sa chance arriverait un jour. Lui se contentait de grimper sur le toit de l'immeuble, la nuit, et de s'imaginer pour de bon au sommet du monde. Elle rêvait pour lui d'un autre promontoire, et d'une gloire moins confidentielle, à laquelle il parviendrait en écrivant.

C'est ce qu'il fit. En 1975, à 29 ans, après avoir enchaîné quelques brèves apparitions au cinéma, il écrivit le scénario de *Rocky* – il signera ceux des cinq suites du film. L'histoire d'un boxeur doué, mais incapable d'exprimer son potentiel, choisi par un champion du monde des poids lourds las de ne plus trouver d'adversaires à sa mesure, désormais à la recherche d'une victime expiatoire. Cette histoire est la sienne, celle d'un homme n'ayant pas vocation à gagner. À cette époque, il vivait au-dessus d'un restaurant désaffecté, sur la 56^e Rue, à Manhattan. Il avait obstrué ses fenêtres d'un papier noir pour ne plus distinguer la nuit du jour, et volontairement

coupe son téléphone et son électricité, n'écrivant qu'à la lumière d'une bougie. « C'était le lieu le plus pathétique que l'on puisse imaginer. » En guise de table d'écriture, une planche soutenue par deux tréteaux. Il dormait à même le sol. Il évoque cette période en secouant la tête, aimerait oublier ces moments, mais n'y parvient pas. Surgissent les détails de cette vie passée, le montant exact du loyer acquitté, au cent près, 71,84 dollars, et du budget dont il disposait alors, 30 dollars par semaine, issus uniquement des aides sociales. Le premier acquéreur de son scénario lui propose 100 000 dollars, à condition pour Stallone de renoncer à son exigence de jouer le rôle principal. Il tint bon. Avec tant d'obstination qu'une nouvelle offre de 340 000 dollars tomba, pour le convaincre de renoncer pour de bon à son souhait d'incarner son personnage. Il réduisit son cachet à 10 000 dollars, et put jouer le rôle-titre certain que le film le ferait passer à la postérité.

Le premier jour de tournage de *Rocky* est indélébile. « Je suis né ce jour-là. Qui peut prétendre avoir été le témoin de sa naissance ? J'avais conscience de l'enjeu, je pourrais vous en détailler la moindre seconde. » Stallone le raconte ainsi. À 4 h 30 du matin, il fait très froid à Philadelphie en ce jour de janvier 1976, -9 degrés exactement. Dans sa loge-caravane, il aperçoit un miroir au dos de la porte. « Je me suis dit : "Sylvester, tu as attendu toute ta vie pour vivre cet instant. Tu as forcé les portes, tu as utilisé tous les moyens possibles pour te retrouver là, et tu y es, enfin." Je me suis à nouveau regardé dans le miroir : mon maquillage était si réussi, m'allait si bien. » Il se sait l'homme de la situation. Un assistant entre dans la loge et crie : « Allen, Sylvester, c'est le moment. » Stallone se tourne vers lui. « Je lui ai dit : "Tu t'adresses à la mauvaise personne. Moi, c'est Rocky. Tu m'appelles Rocky dorénavant." À cet instant, j'ai compris que j'allais réussir, que le film serait un énorme succès. Je le savais. Personne n'en était persuadé, du moins pas dans ces proportions. Mais moi, oui. Ce film est un documentaire sur moi, sur un type qui, s'il ne réussit pas, disparaîtra à tout jamais dans le néant. » En 1976, *Rocky* rapporta plus de 100 millions de dollars au box-office américain, l'équivalent de 500 millions de dollars aujourd'hui, pour un budget initial de un million.

Avec *Rocky*, le héros col bleu par excellence, Stallone savait qu'il faisait vibrer une corde sensible du public, l'irrésistible identification à un personnage animé par l'ambition de s'élever, même d'une seule marche, d'un centimètre ou d'un minuscule barreau d'échelle. « Cela, jamais on ne pourra me l'enlever. Je n'ai jamais pu quitter mes personnages, ni Rocky ni Rambo. Les quitter, c'est mourir. » Après l'avoir incarné dans huit films, encore récemment, dans *Cred II*, sorti en début d'année, et

dont il est le coscénariste, Stallone a le projet de réécrire un nouvel épisode de la saga, où Rocky prendrait un migrant sous son aile. L'écriture est restée l'angle mort de son existence. Un talent qui est aujourd'hui encore si peu reconnu à ses yeux. À l'époque triomphante de *Rocky*, il ne comprenait pas que son scénario, malgré une nomination aux Oscars, soit à ce point ignoré. Pour le public, Stallone était d'abord le visage de Rocky, mais pas son créateur : un corps sculptural, privé de tout intellect.

Quelques années avant de s'atteler à l'écriture de *Rocky*, alors qu'il venait de passer plusieurs nuits dehors, dormant à la station de bus de Port Authority, à Manhattan, le futur acteur avait compris que la New York Public Library, ouverte très tard le soir, qui plus est chauffée, était un refuge inespéré. Un soir, il avait aperçu une salle dévolue aux classiques de la littérature. Qu'il n'avait jamais lus. Il avait découvert Edgar Allan Poe, génie incompris par son

époque, décédé en 1849 à l'âge de 40 ans. « Plus il restait fidèle à son style et à son univers, plus il était méprisé. Je ne possédais pas son génie, tant s'en faut, mais il n'a pas fallu longtemps pour que je m'identifie à lui. » Depuis cette époque se sont enchaînées plus de dix versions d'un scénario sur la vie de l'écrivain. Stallone rêve de jouer Poe dans ce film qui, aujourd'hui encore, est son chef-d'œuvre rêvé. Il le revisite sans cesse. Des décennies plus tard, la résilience d'un écrivain oublié de son vivant, immortel une fois disparu, le fascine encore. Lui qui dit qu'« après Rocky, après Rambo les choses sont allées si vite », au point qu'il aurait aimé « pouvoir en profiter », s'interroge devant la trajectoire de cet auteur. « Moi, je suis sujet à l'oubli, comme tous les mortels. Une fois que j'aurai disparu, que restera-t-il de moi ? Pas grand-chose. »

Rambo: Last Blood (1 h 40), d'Adrian Grunberg, avec Sylvester Stallone et Paz Vega. En salle le 25 septembre.

